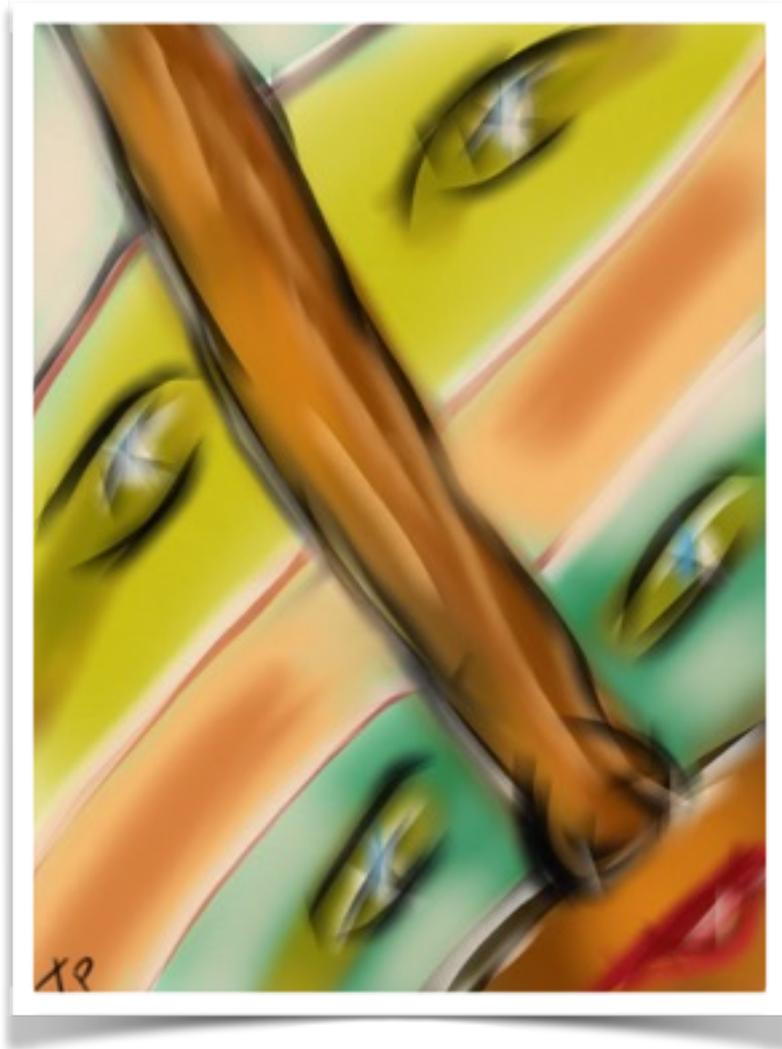


Thierry Piras

- Acheminement à l'acte du penser -

"Le qu'en-dira-t-on"



Avril 2016

Thierry Piras - Psychanalyste

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

www.enpasseanalytique.com

D'un toi déjà au cœur d'un moi qui ferait penser à toi ou de toi, tel pourrait être la rengaine du "qu'en-dira-t-on ». Qui dit et qui en est ou en serait de ce dit qui ne s'adresse en fait qu'au champ de la rumeur et du commun volatil des propos voleurs de sens? La vérité ne semble pas être de la partie de cette instance d'une communication qui porte sur un autre sans qu'aucune adresse ne lui soit faite directement. Il n'est d'ailleurs pas question d'échange, mais d'un véritable marqueur de représentations, ou plus exactement de caractérisations d'un à-peu-près d'humeur insidieuse. Si le qu'en-dira-t-on fait vectorisation d'un parlant à une somme d'écoutants, le sujet au coeur de la centration peut lui aussi s'en prendre à un réel de vérité d'un contenu toujours flou et emballé d'imprécisions. Le propos véhiculé par le qu'en-dira-t-on n'a pas pour fonction de traduire une information ou de qualifier le résultat d'un connu ou d'une révélation, mais bien de porter à l'encan écoutante, le plus généralement un opprobre. Le sujet victime passive de ce véritable non-propos s'instaure au diapason d'une modélisation de ce qui serait entendu et attendu comme conduite à tenir du fait de cette trace qui se colle à lui. Au-delà même d'une équité, le personnage central de cette notification, de ce marquage issu et lié à une certaine communauté, se trouve confronté non pas seulement à la tenue de ce qui circule, mais au réel de son identité. Cette situation peut devenir le baromètre d'une lecture de son positionnement à l'importance, à l'impact de l'autre face à lui. Comment peut-il réagir face à des propos, et ce, que ceux-ci soient vrais ou faux? S'agit-il pour lui de rétablir une pertinence des faits face à ce qui est colporté par la rumeur, donc dans l'ombre, ou de se confronter à son réel de l'altérité? Au-delà d'une lecture anthropologique du qu'en-dira-t-on, la rencontre avec le champ des failles identitaires se pose comme instigateur d'une approche de la force de ce déterminisme sociétal.

Ce « en » pose l'invitation à un regard porté sur ce qui pourrait être d'une mise en considération du sujet visé par le qu'en-dira-t-on. Mais non pas le sujet dans ce qu'il semble advenir au regard du réel, mais dans ce qu'il pourrait être dérangeant ou hors norme. Le premier des sujets qui font parler ceux qui d'ailleurs ne peuvent entrer dans le champ d'une parole directe à l'autre, concerne la sexualité ou ce qui serait en faire partie. Une tenue vestimentaire peut elle aussi appeler à commentaires cachés, et donc non dirigés par l'intéressé ; tout comme toute attitude pouvant être sujet à controverse ou projection d'une non dite projection. La rumeur ne se dit pas, elle se propage par les marges du caché, du masqué. Si elle prend pour cible un individu, elle ne s'adresse à lui qu'indirectement, pour éviter toute remise en cause immédiate. Cette trainée de jugements, d'évictions est d'autant plus pernicieuse que le sujet visé ne réagit pas ou

maladroitement en essayant de se justifier par exemple. La banalisation s'est aussi opérée par l'instauration de ce substantif qui porte en lui l'origine d'une question. Ce véritable transfert de sens qui efface la question et peut-être par là même la possibilité du doute ou du discernement installe un véritable fait à valeur de vérité. Il est, il est là ce propos. Par sa propagation il s'affirme dans la certitude de l'existant et d'une authenticité toujours relative, mais stagnante dans la somme des représentations de ceux qui colportent. Pour le sujet, victime de ce qui peut faire acte d'opprobre, le qu'en-dira-t-on substantivé, conjugue une certaine culpabilité inhérente à ce processus de propagation. Sa réaction ou sa non-réaction d'ailleurs peuvent être conditionnées par son rapport à ce qui fait centre pour lui quant à son identité. La nature de sa structure identitaire va conditionner son mode de réponse. Sa plus ou moins grande dépendance au poids de l'autre quant à la matérialisation de son action, ne peut que conditionner les réalités ultérieures de son attitude générale. Il ne s'agirait pas tant de ce que l'autre puisse porter contre lui, mais du fait même de cette réalité d'un autre qui se heurte à lui. L'altérité vient en confrontation brutale à sa structure psychique.

Comme si l'autre, non plus même à lui, ne pouvait devenir que par ce propos de rejet, une altérité de remise en cause, voire de négation. La parole de l'autre, surtout si elle se masque derrière les voiles du qu'en-dira-t-on ne peut se vivre que comme un véritable déni à l'existence. L'autre devient le porteur d'une potentielle forclusion du moi, non par le seul contenu, mais par le fait même d'exister. L'ombre de la nature en embuscade du propos concourt à la théâtralisation de la scène névrotique. Ne pourrait-on pas se questionner sur la toute aussi dominante névrotique pour les dispensateurs et propagateurs des rumeurs, qui chercheraient à travers le « lancer » de mots qui blessent, une mise en distance de leur propre rencontre avec un fond anxiogène quant à la nature de leur existant? En quelque sorte, la thématique de ces paroles masquées qui révèlent l'impuissance des différents protagonistes pose le champ d'une nouvelle investigation, celle du rapport à la honte par exemple. N'est-ce pas en effet la honte, cette gêne dans l'image qui est ou serait donnée à l'égard de l'autre qui peut conditionner le mode de fonctionnement de l'individu en société? Ne pas devoir, ni déplaire à ce qui serait de l'ordre l'attente à l'amour d'un autre idéal. Si cet autre fantasmatique n'existe qu'au carrefour des tourments de la psyché, il n'en conditionne pas moins la relation de l'individu à lui-même. Son idéal du moi, en confrontation avec tous les autres « idéal du moi » des autres fige la possibilité à un détachement existentiel. Sans que celui-ci ne soit totalement aliéné à l'enfermement du désir de l'autre, il n'en bâtit pas moins une véritable instance de fragilité de l'homme confronté à l'altérité des réels. Alors qu'en est-il réellement de ce

« qu'en-dira-t-on », comme indicateur de la balance entre mêmeté et altérité? D'un premier constat qu'il est, tant par la volonté du ou des propagateurs que de celui qui se laisse, sans le vouloir, manipuler par cet acte du déni de langue. Le qu'en-dira-t-on parle, mais il parle la langue d'une raison, celle de la manipulation, voire de la perversité. Il est le reflet d'une relative impossibilité pour le propagateur à une entrée raisonnée dans le champ de la langue à l'autre pour la langue sur l'autre. Le contenu, d'ailleurs plus ou moins vrai ou faux, n'en révèle pas moins l'importance d'une « nourriture » narcissique à toute tentative de prise de contrôle, de pouvoir sur l'autre. Il est question du prix de la délation, donc d'un acte de violence, à prendre le pas sur un autre que très certainement, soit le délateur redoute ou ne situe pas dans son champ d'appropriation. A la volonté plus ou moins manifeste de nuire, de discréditer face à un environnement social, le qu'en-dira-t-on signe pour ces deux victimes, l'impossible à l'état du penser sur la parole de l'être. Parler, non avec l'autre, mais parler sur l'autre et avec des oreilles pour reconnaître et le propos et l'importance du délateur, tout comme d'ailleurs beaucoup de lanceurs d'alertes. Ne pourrait-il alors être lui qu'en bâtissant ce qui est le plus souvent une altération de la réalité, ou une présentation de la somme de la représentation projective sur l'autre. Cet autre, qu'il conviendrait de disqualifier, pour mieux le contenir dans son éventuelle capacité à venir de menace ou plus simplement de suppléance. L'autre, et ce quelque'il soit, serait-il d'ailleurs en mesure de rendre forclos le « je ». Cet autre, perçu comme menace à une toute-puissance de la mêmeté fantasmatique ou névrotique, serait-il réellement en puissance d'effacer ce qui est, à savoir le « je » du propagateur? Quel acte d'identification complémentaire pourrait être mis en oeuvre en « réécrivant » le réel de l'autre? Ne s'agit-il pas en fait du seul réel mis en oeuvre, celui qui se produit à l'origine par un faux, masqué d'un semblant de vrai. Tout discours prenant une quelconque vérité doit être passé au crible du doute, d'une démarche de dévoilement. L'affirmation ne conserve à un propos qu'un simulacre de vérité, celle de l'émetteur; et d'une vérité sur lui-même. L'instauration d'un substantif en place d'une proposition interrogative marque la place de l'abandon de tout questionnement. Le fait est établi, le substantif peut conjuguer ou être conjugué : le qu'en-dira-t-on est et ou sera. Ce glissement sémantique instaure une véritable dépendance à l'acte d'affirmation. Là où la question ouvrait l'espace d'une possible évolution, d'un changement par la diversité éventuelle des réponses, l'affirmation pose le statut de l'injonction à la justification. Qu'en dira-t-on? L'invitation serait double, par la requête sur la thématique de contenu et par l'exploration de la problématique elle-même de ce questionnement. Même si la l'absence de conditionnel dans la question instaure une vérité en place, la formulation n'en poserait pas moins la marche à un acte de penser. La

langue fait ici le lit de ce qui appartient, non plus seulement à une communication sociale, mais à la révélation de ce qui en est des protagonistes en question.

La démarche analytique ne pourrait se parer dans le champ de l'expérience psychanalytique, que de cette voix absente dans l'énoncé par l'analysant de ses vécus aux rumeurs, aux qu'en-dira-t-on, et à toutes paroles posées sur lui sans qu'il n'ait jamais pu y répondre et surtout y entendre de l'éviction. Comment ne pas oublier cette petite phrase apportée par une jeune femme à l'angoisse toujours trop démonstrative, selon ses dires, - « on a toujours su que tu serais un poids pour la famille » disaient à l'unisson son père et sa mère, et ce encore aujourd'hui lors des rencontres hebdomadaires. Comment ne pas répondre à cette injonction du poids par une obésité trop souvent dévastatrice quant à son image? Comment ne pas se perdre dans ce « en » même pas présent dans le discours, mais induit dans la charge du qu'en-dira-t-on? Si la honte ne mène plus systématiquement au suicide effectif, la révélation de l'absence de considération, ainsi que la confrontation à la difficulté de réaction, peuvent bâtir des « torpeurs » tout autant mortifères.

Annexe

Jacques Prévert - Je suis comme je suis.

Je suis comme je suis
Je suis faite comme ça
Quand j'ai envie de rire
Oui je ris aux éclats
J'aime celui qui m'aime
Est-ce ma faute à moi
Si ce n'est pas le même
Que j'aime chaque fois
Je suis comme je suis
Je suis faite comme ça
Que voulez-vous de plus
Que voulez-vous de moi

Je suis faite pour plaire
Et n'y puis rien changer
Mes talons sont trop hauts
Ma taille trop cambrée
Mes seins beaucoup trop durs
Et mes yeux trop cernés
Et puis après
Qu'est-ce que ça peut vous faire
Je suis comme je suis
Je plais à qui je plais
Qu'est-ce que ça peut vous faire

Ce qui m'est arrivé
Oui j'ai aimé quelqu'un
Oui quelqu'un m'a aimé
Comme les enfants qui s'aiment
Simplement savent aimer
Aimer aimer...
Pourquoi me questionner
Je suis là pour vous plaire
Et n'y puis rien changer.